

Commentaire de texte : François-René de Chateaubriand, Mémoires d'Outre-Tombe (publication posthume 1849-1850), 4ème partie.

François-René de Chateaubriand, auteur emblématique du mouvement romantique français, écrit durant les dernières années de sa vie son œuvre la plus célèbre, intitulée Mémoires d'Outre-Tombe.

Ce roman autobiographique possède une fonction cathartique de par l'exaltation des sentiments humains qu'il présente, tout en permettant à son auteur de porter un regard sur les différents aspects de la société qui l'entoure. L'extrait que nous allons étudier est issu de cet ouvrage ; alors que la France est toujours une monarchie, Chateaubriand va ici rencontrer Charles X, roi de France renversé lors de la révolution de 1830. En quoi le roi déchu présenté dans cet extrait est-il au centre d'une description paradoxale? Nous verrons que si le cadre de la rencontre semble représentatif de la déchéance du personnage, et que le personnage lui-même a effectivement perdu de sa superbe royale, sa vue n'en marque pas moins l'esprit de Chateaubriand.

En préambule de ce commentaire, il est important de noter que l'auteur rend ici visite à un homme exilé, et supplicié même puisqu'il est vraisemblablement voué à finir ses jours dans la solitude, dénué de la gloire et du prestige que sa fonction lui conférait. Ici, l'auteur annonce d'ailleurs cette déchéance royale à travers la description de Prague et de Hradschin qu'il nous livre alors qu'il marche vers la retraite du roi. Les premières lignes de l'extrait sont placées sous le signe des ténèbres, de la morosité ; en témoigne cette énumération redondante dès la L.1 : « Je gravis des rues silencieuses, sombres, sans réverbères [...] ». Les faubourgs de Prague, que traverse Chateaubriand présentent une atmosphère bien différente du faste qui environnait les Tuileries, ou Versailles. Au-delà des ténèbres environnantes, le silence des quartiers traversés par l'auteur et son guide préfigure également un lieu évoquant davantage une retraite isolée qu'un palais royal : « On n'entendait que le retentissement de mes pas et de ceux de mon guide [...] » (L.4-5). En fait, le premier paragraphe de l'extrait illustre vraiment l'idée de la mort, plus encore que celle de la souffrance. Le château de Hradschin vers lequel grimpent les deux visiteurs paraît être une sorte de gigantesque caveau, comme si la chute de Charles X l'avait arraché au monde des rois, mais aussi au monde des hommes. Au fur et à mesure qu'ils s'approchent de l'édifice, Chateaubriand semble se détacher de la ville (« A mesure que je montais, je découvrais la ville au-dessous » L.6) et donc, dans une certaine mesure, à la vie elle-même. On conçoit en effet la Prague du XIX^e siècle comme une ville fourmillant d'activité et de vie ; ici, il n'en est rien, et les rues qu'arpente l'auteur sont pleines du silence assourdissant (« le retentissement de mes pas ») d'une chambre mortuaire ou d'un quelconque autre lieu dénué de vie. Charles X semble bel et bien au ban de la société humaine, à tel point que sa résidence elle-même est plongée dans l'obscurité, comme pour le soustraire au regard des hommes. Cette idée est suggérée par la brève description qui est faite de

Hradschin à travers le regard de l'auteur, au début du texte : « L'édifice dessinait sa masse noire sur le ciel ; aucune lumière ne sortait de ses fenêtres [...] » (L.2-3). La vie semble bien s'être échappée de la lugubre demeure royale qui a, à l'image de son résident, perdu son lustre d'antan. Ainsi, Chateaubriand imagine à travers une périphrase évocatrice le désenchantement de l'ancien Roi suite à son exil, désenchantement à l'image de son lieu d'habitation : « [...] après avoir exploré des ruines mortes, j'étais appelé au spectacle des ruines vivantes » (L.9).

Pourtant, le château de Hradschin prend presque, au travers de la description qu'en fait l'auteur romantique, une dimension sublime et mystique. On a dit précédemment que Charles X était un supplicié ; sa demeure d'exil, de par sa situation au sommet d'une colline, n'est pas sans rappeler la croix sur laquelle agonise le Christ, au sommet du mont Golgotha. On pourrait dès lors se demander si Chateaubriand, auteur du Génie du Christianisme, aurait pu souhaiter donner au Roi déchu une dimension christique, de martyr. L'ascension vers Hradschin est d'ailleurs pénible pour l'auteur, comme si, en allant rendre visite à Charles X, il endossait finalement lui-même ce statut de martyr : « [...] j'étais obligé de m'arrêter par intervalles sur les pavés échelonnés, tant la pente était rapide » (L.5-6). En réalité, Charles X évoque pourtant davantage dans cet extrait, un martyr de l'Histoire plutôt qu'un personnage biblique, même si l'évocation de lieux saints comme le Vatican ou le temple de Jérusalem confère à la description un aspect sacré, mystique. Si Charles X fait figure de victime de l'Histoire, c'est parce qu'il a vu, comme tant d'autres avant lui, sa fortune et sa puissance se décomposer sous l'impulsion d'autres hommes. La finitude du règne de Charles X, mise en exergue ici, rappelle la finitude des hommes eux-mêmes et de leurs créations. La gradation utilisée par Chateaubriand pour décrire ce que le spectacle de ce lieu sinistre lui évoque est là pour le souligner : « Les enchaînements de l'Histoire, le sort des hommes, la destruction des empires, les desseins de la Providence, se présentaient à ma mémoire [...] » (L.6-9). Il y a une certaine beauté dans ce triste spectacle : si Charles X a vu son pouvoir et sa légitimité s'effondrer, il n'en reste pas moins un personnage supérieur, point sur lequel nous insisterons par la suite et qui est mis en exergue ne serait-ce que par la position dominante de Hradschin. Chateaubriand s'élève pour aller rencontrer ce roi qui n'a pourtant plus son statut de détenteur légitime du trône (« A mesure que je montais [...] »). Hradschin reste d'ailleurs un lieu imposant exaltant l'imagination de son visiteur, même si la lugubre métaphore que fait Chateaubriand au sujet de cette demeure est révélatrice de sa morosité : « [...] l'idée d'une prison plutôt que d'un palais me vient ». Hradschin est donc un lieu paradoxal, si l'on en croit les mots de l'écrivain. En effet, à son caractère sinistre et repoussant vient s'ajouter une majesté religieuse, mise en valeur par les édifices sacrés auxquels Chateaubriand, ayant été poussé par son désir de spiritualité à visiter de nombreuses terres sacrées, ne manque pas de comparer Hradschin. Le palais d'exil du roi prend dès lors l'allure d'une sublime prison.

Ce lieu empreint de contradictions est à l'image d'un personnage, Charles X, que l'auteur vient ici rencontrer. Charles X est un homme paradoxal, tout comme le seront les premiers rapports avec l'auteur des Mémoires d'Outre-Tombe. Bien qu'ayant vivement décrié la politique du Roi au temps où il régnait, Chateaubriand, établit, avant même de l'avoir vu, un parallèle entre sa condition et la situation du Roi. Ce parallèle est explicité par l'utilisation du point de vue interne au narrateur, à la fin du second paragraphe : « [...] le sort des hommes, la destruction des empires [...] se présentaient à ma mémoire en s'identifiant aux souvenirs de ma propre destinée. » (L.6-8) Tout comme le Roi est l'objet malheureux d'une inexorable chute, Chateaubriand est lui aussi appelé à voir ce qu'il connaît se fissurer sous l'emprise du temps, ce dernier représentant d'ailleurs l'un des thèmes principaux des Mémoires

d'Outre-Tombe. La condition de l'hôte de Chateaubriand reste pourtant fort différente de celle de ce dernier. Charles X est, dans cet extrait, un homme dépossédé de tous les attributs de sa puissance : le château de Hradschin, où il réside, et les quelques gardes qui entourent le palais ne représentant plus guère qu'une façade qui ne parvient pas à masquer la misère de la situation du Roi, devenu non plus seulement un exilé mais aussi un prisonnier. Une idée illustrée par le paradoxe [...] auquel est confronté Chateaubriand alors qu'il est sur le point de se retrouver face au gouverneur déchu : « Cette garde étrangère, ces habits blancs à la porte du roi de France [...] » (L.17-18). Le Roi est dépossédé de sa garde rapprochée, à l'exception de ses plus proches fidèles (« Comme je montais le second étage, je rencontrais M. de Blacas qui descendait. » (L.16-17), mais il paraît également démuné sur le plan matériel. Le château de Hradschin évoque davantage la précarité, ou la ruine, qu'une simple sobriété. La demeure, vide, n'impose pas la fascination, l'auteur la rapprochant au contraire de lieux austères à travers la comparaison suivante : « [...] un long corridor qu'éclairaient de loin en loin des lanternes de verre accrochées aux parois du mur, comme dans une caserne ou dans un couvent. » (L.13-15) Chateaubriand hyperbolise presque l'austérité de l'endroit, allant jusqu'à le comparer au « terrible monastère de l'Escurial » Charles X, prince déchu, est d'ailleurs à l'image de son retrait. Si Chateaubriand le nomme « Sa Majesté », il semble avoir perdu de sa pompe, n'imposant pas à son visiteur les conventions royales puisqu'il vient à sa rencontre plutôt que de le laisser l'approcher : « Charles X s'approcha de moi, me tendit la main avec cordialité [...] » (L.24). La richesse de l'ancien régent et les honneurs qui lui étaient destinés ont chu avec son titre, le reléguant au rang de simple mortel.

Pourtant, malgré sa décrépitude, Charles X semble, à travers le regard de Chateaubriand, auréolé d'une certaine majesté forçant l'admiration du romancier. Leur rencontre va témoigner de ce phénomène. Son caractère singulier est mis en exergue avant même qu'elle ait lieu, de par la manière dont M. de Blacas annonce le visiteur : « M. de Blacas me laissa dans la troisième salle pour avertir le Roi, avec la même étiquette qu'aux Tuileries » (L.21-22). Une telle cérémonie peut sembler absurde et dénuée de sens au regard de la situation précaire de Charles X, mais elle contribue à faire de cette rencontre entre un homme déchu et le romancier romantique un événement hors du commun. Face au comportement avenant et hospitalier de l'exilé, Chateaubriand laisse d'ailleurs libre cours à ses émotions, chose qu'il explique à travers cette phrase à valeur de vérité générale : « Rien ne brise le cœur comme la simplicité des paroles dans les hautes positions de la société et les grandes catastrophes de la vie. » (L.28-29). En effet, Charles X n'accueille pas l'auteur comme un sujet - il n'aurait plus lieu de le faire - mais comme un vieil ami, voire comme un interlocuteur venant enfin lui permettre de rompre avec sa solitude. La parole sort d'ailleurs sans pouvoir s'arrêter, comme le montre le rythme saccadé des phrases lorsqu'il salue Chateaubriand : « Bonjour, bonjour, monsieur de Chateaubriand, je suis charmé de vous voir. Je vous attendais. Vous n'auriez pas dû venir ce soir, car vous devez être bien fatigué ? » Le Roi semble ici renoncer à toute précaution oratoire d'usage pour se montrer amical avec son visiteur, qui en est complètement pris au dépourvu. Son assurance vole en éclats face à ce personnage pitoyable – au sens premier du terme – qui conserve pourtant dans sa déliquescence courtoisie et majesté. On note un certain décrochage de registres : Chateaubriand, qui venait en visiteur officiel, s'infantilise à la fin de l'extrait par sa réaction à la vue de ce personnage si humble : « Je me mis à pleurer comme un enfant ; j'avais peine à étouffer avec mon mouchoir le bruit de mes larmes. » (L.29-30). Il est pris de pitié pour son Roi pourtant tant critiqué, mais une pitié mêlée d'admiration, dont atteste son exclamation finale : « Moi, oser en remonter à mon roi, à mon roi en

cheveux blancs, à mon roi proscrit, exilé, prêt à déposer sa dépouille mortelle dans la terre étrangère ! » (L.32-33). Chateaubriand fait état de toute son impuissance face au malheur du Roi, alors que celui-ci conserve une dignité dans ledit malheur, ce qui en fait, sous la plume de Chateaubriand, un homme d'exception exacerbant, malgré tout, le respect.

Nous avons ainsi pu observer au cours de cette étude que l'auteur nous livre un superbe portrait de la déchéance humaine à travers ce roi en exil, Charles X, conservant dans le malheur de sa dépossession une dignité qui se manifeste lors de sa rencontre avec Chateaubriand, véritablement subjugué par la grandeur et l'humilité de ce roi autrefois autoritaire et honni par beaucoup pour son intransigeance. Ce passage du statut de régent ambitieux à celui d'homme est le sujet d'une pièce de théâtre publiée un siècle plus tard par Eugène Ionesco, *le Roi se meurt*, œuvre imaginant l'effroi d'un roi autoritaire et tyrannique à l'idée de sa mort.